

Apollinaire et « Les roses de Saadi »

On a souvent noté qu'une mention des « roses de Saadi » se trouve dans un des poèmes d'Apollinaire. Pour comprendre ce lien intertextuel, nous rechercherons d'abord quelle est la présence Marceline Desbordes-Valmore dans l'œuvre du poète moderne, puis celle, éventuelle, de l'œuvre du poète persan. Nous analyserons ensuite les versions de ce poème, et nous relèverons les modifications, formelles ou thématiques, qui lui ont été apportées jusqu'à sa parution dans *Calligrammes*. Son contexte guerrier et érotique sera enfin rappelé.

Présence de Marceline Desbordes-Valmore

Apollinaire mentionne l'œuvre de Marceline Desbordes-Valmore à plusieurs reprises. Dans un article de *l'Intransigeant* du 16 mai 1911, dans la série de ses brèves « Silhouettes » (Judith Gautier, Max Jacob, Jean Royère, Pierre Quillard...), il déclare à propos d'une femme poète :

Une poétesse frêle et charmante comme une petite princesse de miniature persane, c'est Mme L.-H. Du Rieux, dont le talent ne va pas sans analogie avec celui de Marceline Desbordes-Valmore.

Écoutez se plaindre notre nouvelle muse :

Pourquoi mes yeux ce soir s'emplissent-ils de pleurs ?
D'où venez-vous sanglots qui mourez sur nos lèvres ?

.....
Je voudrais ! je voudrais ! Quoi donc ? Que voudrais-tu ?
Pauvre cœur incertain ? Pauvre âme torturée ?
Le vent, comme un soupir, dans les arbres s'est tu...

Après ces vers, on est fixé. Mme Du Rieux est un poète et ses souffrances s'exhaleront en sanglots harmonieux²⁹⁹.

Le lecteur, effectivement, ne peut qu'être fixé. Les formulations ambiguës d'Apollinaire pouvaient s'entendre par l'auteure comme un éloge, et par les lecteurs comme une critique ironique.

Le ton de la critique est paternaliste. La comparaison avec une miniature persane, qui va dans le sens d'une minimisation de la poétesse, est-elle aussi une association suscitée par le nom persan présent dans le titre. À la fin cependant de cette vignette, la poétesse est nommée *poète* de plein droit.

Mme Loly-Haas Du Rieux venait de fonder la revue nouvelle *Le Printemps des Lettres*, où Apollinaire publiera son conte « L'Ancien Tailleur » dans le numéro de juillet-août 1911.

²⁹⁹ Apollinaire, *Œuvres en prose complètes*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », éd. Pierre Caizergues et Michel Décaudin, 1991, t. 2, p. 1028.

Ce n'est pas tout. Dans les « Échos » de *L'Europe nouvelle* » du 25 mai 1918, il écrit :

C'est sous la forme d'une luxueuse plaquette, sortie des presses de l'imprimerie Léon Pichon, que se présentent les délicates et émouvantes élégies en prose intitulées *Une femme pleure*. L'auteur qui se dissimule sous l'anonymat de trois étoiles est une femme dont la riche sensibilité se traduit en images neuves et passionnées.

Ce sont des sanglots, mais des sanglots harmonieux. Et ces poèmes en prose, qui chantent le regret, la volupté et le tendre souvenir, font songer à une nouvelle Desbordes-Valmore dont l'âme sensible s'est éveillée à la faveur des événements de la guerre³⁰⁰.

On note la reprise de la comparaison avec Marceline Desbordes-Valmore, et celle de l'expression paradoxale « sanglots harmonieux ». Les éditeurs n'ont pas réussi à percer l'anonymat de cette auteure, qui devait être proche d'Apollinaire (le livre est paru en 1918).

Toujours dans *L'Europe nouvelle*, le 31 août 1918, le poète évoque de nouveau Marceline, comme personnage historique secondaire, à la fin d'une note sur un roman que venait de terminer Lucien Descaves, *L'Imagier d'Épinal, histoire de 1830*, sur François Georin, un artisan graveur qui illustra l'épopée napoléonienne :

Le maître [Lucien Descaves], qui se tient désormais à l'écart de l'académie Goncourt dont il fit partie dès qu'elle fut fondée, aime ces figures secondaires mais si singulières, si poétiques, si attachantes, si tendres, si hardies, si représentatives de talent surtout, comme il en paru tant au cours du siècle dernier : Georin, Marceline Desbordes-Valmore³⁰¹...

Lucien Descaves avait publié en 1910, *La vie douloureuse de Marceline Desbordes-Valmore*, chez Nilsson, dans la collection « Les Femmes Illustres ».

Présence de Saadi

Le nom du poète persan est mentionné par Apollinaire dans une de ses critiques d'art, « Miniatures persanes » :

On expose en ce moment chez Demotte, rue de Berri, un grand nombre de miniatures persanes. Ce sont des enluminures pour illustrer les poèmes de Firdousi, d'Hafiz, de Saadi. (*Paris-Journal*, 3 juin 1914)³⁰².

Ce nom se retrouve dans son reportage sur l'enterrement de Jean Moréas :

³⁰⁰ *Ibid.*, p. 1440.

³⁰¹ *Ibid.*, p. 1473.

³⁰² *Ibid.*, p. 747.

Dans l'oraison funèbre qu'il prononça au Père-Lachaise, M. Maurice Barrès assigna à Jean Moréas une place honorable parmi les poètes entre Horace et Saadi. (*Revue de la vie mondaine*, 10 mai 1910)³⁰³.

Dans *La Phalange* de mars 1908, le compte-rendu de l'ouvrage de la princesse Bibesco (incidemment tante d'Anna de Noailles), *Les Huit Paradis*, paru chez Hachette et Cie, commence ainsi :

Saadi, à qui la princesse G.-V. Bibesco a emprunté l'épigramme de son livre délicieux, pensait comme Bailly :

Je ne suis qu'une argile sans valeur
Mais j'ai demeuré quelque temps avec la rose³⁰⁴.

Puis il cite une fable en quatrain sur la Renoncule et l'Œillet qu'il attribue à Jean-Sylvain Bailly, maire de Paris qui fut guillotiné, — alors qu'elle est de Béranger. Après avoir « collé » un passage d'une ancienne chronique en latin sur la Perse, il déclare :

Cependant, les poèmes, je veux dire les notes de voyage de la princesse Bibesco nous apportent de ce pays une image si colorée, si nette et si exquise qu'on ne sait plus si l'on doit préférer la Perse et ses roses ou le livre qui les célèbre. Mais, je me demande si tous ces « paradis » ne lassent pas, à la fin. Après toutes ces roses persanes, la princesse, à Constantinople, voyant une pomme de pin rouler sur une pente, ne peut s'empêcher de courir à la recherche du « bizarre fruit de bois »

Au retour de tant de « paradis » embaumé, cette pomme de pin, rose maudite, eut pour moi le charme d'un péché commis pour rompre l'ennui d'un trop long état de grâce³⁰⁵.

L'équivalence « Saadi = Perse = roses » était liée au titre de certaines des traductions du *Gulistan* (*L'Empire des roses*, *Le Parterre de fleurs*, *Le parterre de roses*, *Le Jardin des roses*) et au poème le plus célèbre de Marceline Desbordes-Valmore, *Les Roses de Saadi*.

On retrouve Saadi chez la poète la plus en vue de la Belle Époque, Anna de Noailles. Apollinaire, sous le pseudonyme mystificateur de Louise Lalanne, a critiqué le classicisme de son recueil *Le Cœur innombrable* (1901) dans un article de la revue *Les Marges* (janvier 1909) sur « La Littérature féminine³⁰⁶ ». L'écrivaine, née Anne-Elisabeth de Brancovan, multiplie dans son recueil *Les Éblouissements* (1907) les références à la culture persane dont elle se sent proche, et cite « Sâdi » par deux fois, dans « Le Jardin-qui-séduit le cœur », et dans « Rêverie persane » : « Les jardins de

³⁰³ *Ibid.*, p. 1034.

³⁰⁴ *Ibid.*, p. 116.

³⁰⁵ *Ibid.*, p. 1117.

³⁰⁶ Apollinaire, *Œuvres en prose complètes*, op. cit., t. 2, p. 919-921.

Chirâz et la tombe immortelle / Oû Sâdi refléurit en pétales joyeux³⁰⁷ ». Surtout, elle-même a donné une préface à *Saâdi. Le Jardin des roses*, trad. Franz Toussaint (A. Fayard, s. d., [1912]), qu'Apollinaire n'a pu manquer de connaître. Dans cette prose d'une imagination végétale débordante, « Saâdi et le Jardin des roses », où elle s'adresse au poète persan, elle évoque le poème de sa prédécesseure :

Exacte, légère et condensée, disposée dans un ordre gracieux, [la traduction de Franz Toussaint] pourrait porter en exergue ce vers inspiré par vos roses à Marceline Desbordes-Valmore :

RESPIRES-EN SUR MOI L'ODORANT SOUVENIR³⁰⁸ !

Dans une lettre (non datée, vers 1915) à Louise Faure-Favier qui lui a envoyé des produits exotiques et du papier à lettres, le poète soldat répond par un poème épistolaire commençant ainsi : « J'ai reçu d'un seul coup les roses de Sâdi / Un baiser d'Hespéride avec le Zest candi³⁰⁹ ». Il n'est cependant nulle part démontré qu'Apollinaire, cosmopolite et amateur de curiosités, avait lu une traduction du livre célèbre du poète persan, qui est un recueil de sentences morales et politiques, d'anecdotes et d'épigrammes, en prose et en vers.

« Roses guerrières »

Les roses de Saadi apparaissent dans un poème envoyé à Lou, *Roses guerrières*³¹⁰, daté par elle de septembre 1915, mais qui a été écrit plus probablement en mai 1915.

Fêtes aux lanternes en acier...
Qu'il est charmant cet éclairage !...
Feu d'artifice meurtrier...
Mais on s'amuse avec courage :

Deux fusants rose éclatement,
Comme deux seins que l'on dégrafe
Tendent leurs bouts insolemment :
« Il sut aimer ! » Quelle épitaphe !

Un poète dans la forêt
Regarde avec indifférence
Son revolver au cran d'arrêt

³⁰⁷ Anna de Noailles, *Les Éblouissements*, Calmann-Lévy, 1907, p. 137.

³⁰⁸ Cette préface est reprise dans Anna de Noailles, *De la rive d'Europe à la rive d'Asie*, Dorbon-aîné, 1913, p. 99.

³⁰⁹ Apollinaire, *Œuvres poétiques*, éd. Marcel Adéma et Michel Décaudin, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1965, p. 830. Louise Faure-Favier, *Souvenirs sur Apollinaire*, Bernard Grasset, 1945, fac-similé en illustration X, et p. 132.

³¹⁰ Guillaume Apollinaire, *Lettres à Lou*, Gallimard, « L'Imaginaire », éd. Michel Décaudin et Laurence Campa, 2017 [1990], p. 393-394

Des roses mourir d'espérance

Roses d'un parc abandonné
Et qu'il cueillit à la fontaine
Au bout d'un sentier détourné
Où chaque soir il se promène

Il songe aux roses de Sâdi
Et soudain sa tête se penche
Car une rose lui redit
La molle courbe d'une hanche

L'air est plein d'un terrible alcool
Filtré des étoiles mi-closes
Les obus pleurent dans leur vol
La mort amoureuse des roses...

Le nom de la rose, en dehors du premier quatrain, est présent dans chacun des cinq suivants.

Dans le premier quatrain, le poète décrit la fête visuelle des bombardements et des fusées éclairantes, selon le paradoxe de beaucoup de ses poèmes de guerre, et la formule « Ah Dieu ! que la guerre est jolie », dans un poème envoyé le 20 septembre 1915.

Au deuxième quatrain, l'éclatement de la fusée est comparé à l'apparition des seins qu'on dégrafe, début du parcours du corps de l'amante, et s'y ajoute peut-être la forme de la fusée. Avec la couleur rose de l'éclairement s'esquisse le thème de la rose.

Ce thème est développé au troisième quatrain. Il correspond à un moment vécu par le poète à l'arrière du front. Apollinaire a en effet écrit dans une lettre du 17 mai 1915 : « Hier, dimanche été à la brigade qui est dans le château au parc où mouraient les roses³¹¹ ». La rose qui meurt est proche du thème du poème nostalgique de Marceline Desbordes-Valmore, d'où le titre appelé au quatrain suivant.

Surgit alors l'image d'une autre partie du corps désiré : la hanche, où sa couleur. La rose est une image traditionnelle de la féminité, souvent reprise par le poète.

Dans le quatrain final, le poète d'*Alcools* assimile les étoiles à des yeux et la rosée, ou, puisque cet alcool est « terrible », les émanations des combats, à des pleurs. De même les obus pleurent (dérivé du plus trivial « pleuvent »), à prendre à la fois au sens acoustique et au sens figuré, la mort des roses, qu'on peut comprendre comme la fin de ces roses guerrières relevant du merveilleux. Le très beau vers final est tout en allitérations, à l'instar d'un vers symboliste.

³¹¹ Guillaume Apollinaire, *Lettres à Lou*, op. cit., p. 374.

« Fête »

Le poème *Fête* est issu du reformatage de « Roses guerrières ». Il fait partie des vingt et un poèmes de *Case d'armons*, tirés sur le front à 25 exemplaires le 17 juin 1915, où il est dédié « à André Rouveyre³¹² ». Il sera publié dans *L'Élan*, n° 10, 1^{er} décembre 1916. Et il sera repris dans le recueil *Calligrammes*, qui paraîtra en avril 1918, sous cette forme définitive :

Feu d'artifice en acier
Qu'il est charmant cet éclairage
Artifice d'artificier
Mêler quelque grâce au courage

Deux fusants
Rose éclatement
Comme deux seins que l'on dégrafe
Tendent leurs bouts insolemment
IL SUT AIMER
 quelle épitaphe

Un poète dans la forêt
Regarde avec indifférence
Son revolver au cran d'arrêt
Des roses mourir d'espérance

Il songe aux roses de Saadi
Et soudain sa tête se penche
Car une rose lui redit
La molle courbe d'une hanche

L'air est plein d'un terrible alcool
Filtré des étoiles mi-closes
Les obus caressent le mol
Parfum nocturne où tu reposes
Mortification des roses³¹³

Dans *Case d'Armons*, la ponctuation, déjà fort lâche, de *Roses guerrières*, est totalement supprimée, et quelques modifications de la typographie et de l'espace des vers sont apportées.

Un nouveau titre, « Fête », est donné, qui reprend le premier mot du premier vers.

³¹² Fac-similé dans Claude Debon, *Calligrammes dans tous ses états*, Calliopées, 2008, p. 159. Voir aussi Guillaume Apollinaire, *Poèmes en guerre*, éd. Claude Debon, Les presses du réel / Al Dante, 2018, p. 217.

³¹³ Apollinaire, *Œuvres poétiques*, op. cit., p. 238.

Celui-ci est modifié : « Fête aux lanternes en acier » devient « Feu d'artifice en acier », par un déplacement d'un syntagme du troisième vers, « feu d'artifice », pour remplacer « Fête aux lanternes ». Ce premier vers présente un retrait vers la droite, rompant la régularité typographique du poème. Le troisième vers est changé également : « Feu d'artifice meurtrier » devient « Artifice d'artificier », où l'auteur joue sur les deux sens du mot *artifice*. Ce vers fait également l'objet d'un retrait vers la droite.

Le quatrième vers est modifié. « Mais on s'amuse avec courage » devient « Mêler quelque grâce au courage », où se conjuguent l'amour et la guerre.

Le premier vers du second quatrain « Deux fusants, rose éclatement », qui comportait deux virgules, voit dans *Case d'Armons* s'introduire un tiret entre les deux membres du vers : « Deux fusants — rose éclatement ».

Au dernier vers du second quatrain, le jeu des guillemets et du point d'exclamation est supprimé au profit d'une mise en capitales de la formule « Il sut aimer », pour imiter les caractères lapidaires de l'épithaphe, ce qui ajoute un autre jeu de caractères.

Le retrait vers la droite du troisième vers indique qu'il s'agit d'une incise.

Le quatrième quatrain est tout entier supprimé, alors que le poète y donnait un souvenir personnel récent sur les roses.

Le cinquième quatrain est peu modifié : au premier vers *Saadi* remplace *Sâdi*. Il faut donc le prononcer comme un [a] long. La graphie employée par Marceline Desbordes-Valmore dans son poème est ainsi reprise.

Le dernier quatrain est transformé en une strophe de cinq vers, au schéma de rimes différent de celui de *La Chanson du mal-aimé*, puisqu'en *ababb*. « Les obus pleurent dans leur vol / La mort amoureuse des roses » devient « Les obus caressent le mol / Parfum nocturne où tu reposes », ce vers étant surajouté. Le vers final est mué en un vers moins musical et plus abstrait « Mortification des roses » (avec une diérèse probable, pour continuer le poème sur un vers de huit syllabes). Ce vers fait l'objet d'un troisième et dernier retrait, et se termine par un point.

Dans la revue d'art *L'Élan*, la disposition typographique de *Fête*³¹⁴ reprend celle de *Case d'Armons*, avec notamment les premier, second et troisième vers en retrait, mais les capitales en début de vers sont limitées à celles qu'impose la grammaire. La ponctuation est complète, avec trois salves de points de suspension, deux fois deux points, des tirets au sein du vers 5 et de chaque côté du vers 11, et des points d'exclamation à la fin de trois vers, notamment au vers final. Une telle ponctuation résulte peut-être des conventions de cette revue d'art.

Dans *Calligrammes*, l'ensemble du poème est déponctué, à l'unisson du recueil.

Le premier vers est rétabli à la marge gauche.

³¹⁴ Fac-similé dans Claude Debon, *Calligrammes dans tous ses états*, op. cit., p. 210. Voir aussi Guillaume Apollinaire, *Poèmes en guerre*, op. cit., p. 218.

Le premier vers du second quatrain est transformé en deux vers libres se succédant : « Deux fusants / Rose éclatement », et rimant entre eux. Le dernier vers du même quatrain est démembré en deux vers libres, dont le second est en escalier.

Tout ceci rompt la régularité strophique : le quatrain se mue en six vers hétérométriques. Comme le poème associe désormais vers réguliers et vers libres, le lecteur moderne aura tendance à prononcer le hiatus interne de *Saadi* au lieu de prononcer un [a] long, et à transformer cet octosyllabe en un ennéasyllabe.

Les modifications comme le démembrement d'un vers et la soudure de deux strophes, sont des pratiques de réécriture dont le poète est coutumier, comme dans la transformation d'un sonnet à rimes plates en un poème en vers libres comme *Les Colchiques*.

Le troisième quatrain voit son dernier vers modifié : « Des roses mourir en silence » devient « des roses mourir d'espérance », ce qui donne une rime riche, et qui personnifie plus encore les roses.

Le contexte guerrier et érotique

Il existe un poème qui fait suite à « Roses guerrières », qui est un sonnet au schéma de rimes régulier, d'une inspiration très proche. Il reprend le thème de la rose en prenant pour hypotexte, nous semble-t-il, le sonnet très connu de Ronsard, extrait de ses *Amours*, « Comme on voit sur la branche... », et qui se termine par ce vers : « Languissante, elle meurt, feuille à feuille décroît ».

La rose est présentée comme antidote aux effluves de la guerre (odeur de la poudre, pourriture des corps) et à la possibilité de l'emploi de gaz, que la pluie fait disparaître. Le poète s'adresse à cette fleur symbolique :

Toi qui fis à l'amour des promesses tout bas
Et qui vis s'engager pour ta gloire un poète
Ô rose toujours fraîche, ô rose toujours prête
Je t'offre le parfum horrible des combats

Toi qui sans défleurir, sans mourir, succombas
Ô rose toujours fraîche au vent qui la maltraite
Fleuris tous les espoirs d'une armée qui halète
Embaume tes amants masqués sur leurs grabats

Il pleut si doucement pendant la nuit si tendre
Tandis que monte en nous cet effluve fatal
Musicien masqué que nul ne peut entendre

Je joue un air d'amour aux cordes de cristal
De cette douce pluie où s'apaise mon mal
Et que les cieux sur nous font doucement descendre³¹⁵

³¹⁵ Guillaume Apollinaire, *Lettres à Lou*, op. cit., p. 394.

Au plan thématique, il convient de replonger *Roses guerrières*, devenu *Fête*, et ce sonnet dans la thématique des roses, qui court le long de cette correspondance et des poèmes écrits en sa marge. Nous ne citerons que le début d'un poème où culminent ces métaphores obsédantes.

Le 2 juin 1915, après avoir reçu une lettre où Lou lui envoyait des feuilles de rose (*i. e.* des pétales de rose), Apollinaire se déclare très excité par l'image sous-jacente, celle de la « feuille de rose », l'anilinctus pour le dire en latin. Il embraye alors sur ce poème où la rose sert de métaphore à sa compagne tout entière comme à de nombreuses parties de son anatomie.

LOU MA ROSE

Lou tu es ma rose
Ton derrière merveilleux n'est-ce pas la plus belle rose
Tes seins tes seins chéris ne sont-ce pas des roses
Et les roses ne sont-ce pas de jolis petits Lous
Que l'on fouette comme la brise
Fustige les fesses des roses dans le jardin
 Abandonné
Lou ma rose ou plutôt mes roses
Tu m'as envoyé des feuilles de rose
 Ô petite déesse
 Tu crées les roses
 Et tu fais les feuilles de roses
 Roses³¹⁶
 [...]

Et en ce qui concerne les fesses, il revient sur leurs jeux flagellatoires, avec une image qui rappelle là encore le poème de Ronsard : « Mais battue, ou de pluie, ou d'excessive ardeur »...

Finalement, on peut dire qu'Apollinaire a voulu concurrencer Saadi pour le titre de « poète des roses ». Le traitement de son poème a été médiatisé par celui de Marceline Desbordes-Valmore, souvent perçu comme un poème « érotique » — au sens faible que ce terme avait au XVIII^e siècle pour désigner un poème d'amour, et même au sens fort qu'il avait acquis au temps d'Apollinaire.

Conclusion

Si Apollinaire connaissait l'œuvre de Marceline Desbordes-Valmore, on ne trouve trace dans son œuvre poétique que de son poème le plus connu, *Les roses de Saadi*. Dans le poème où il s'en souvient, la thématique florale de la poète romantique trouve

³¹⁶ Guillaume Apollinaire, *Lettres à Lou*, *op. cit.*, p. 425.

un écho dans un poème lyrique écrit dans un contexte de guerre esthétisée, et d'exaltation érotique, — Éros et Thanatos —, qui contraste avec le texte originel du poète persan. Les modifications typographiques qu'il lui a apportées ont transformé ce poème de circonstance, de facture classique, en un poème moderne qui trouve parfaitement sa place dans son recueil *Calligrammes*.

Alain CHEVRIER

Guillaume Apollinaire

Roses guerrières

[*Lettres à Lou*, 1915]

Fêtes aux lanternes en acier...
Qu'il est charmant cet éclairage !...
Feu d'artifice meurtrier...
Mais on s'amuse avec courage :

Deux fusants rose éclatement,
Comme deux seins que l'on dégrafe
Tendent leurs bouts insolemment :
« Il sut aimer ! » Quelle épitaphe !

Un poète dans la forêt
Regarde avec indifférence
Son revolver au cran d'arrêt
Des roses mourir d'espérance

Roses d'un parc abandonné
Et qu'il cueillit à la fontaine
Au bout d'un sentier détourné
Où chaque soir il se promène

Il songe aux roses de Sâdi
Et soudain sa tête se penche
Car une rose lui redit
La molle courbe d'une hanche

L'air est plein d'un terrible alcool
Filtré des étoiles mi-closes
Les obus pleurent dans leur vol
La mort amoureuse des roses...

Fête

[*Calligrammes*, 1918]

Feu d'artifice en acier
Qu'il est charmant cet éclairage
Artifice d'artificier
Mêler quelque grâce au courage

Deux fusants
Rose éclatement
Comme deux seins que l'on dégrafe
Tendent leurs bouts insolemment
IL SUT AIMER

quelle épitaphe

Un poète dans la forêt
Regarde avec indifférence
Son revolver au cran d'arrêt
Des roses mourir d'espérance

Il songe aux roses de Saadi
Et soudain sa tête se penche

Car une rose lui redit
La molle courbe d'une hanche

L'air est plein d'un terrible alcool
Filtré des étoiles mi-closes
Les obus caressent le mol
Parfum nocturne où tu reposes
Mortification des roses